

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 26

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185263>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de naturalisme, de réalisme, et de M. Emile Zola, le chef de cette école littéraire, qui veut remplacer l'idéal par la peinture des choses basses et le langage abject. Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir quelques lignes dans lesquelles Victor Hugo définit et apprécie de la manière la plus simple et la plus saisissante la littérature dégradante à laquelle des écrivains consacrent un talent quelquefois très réel :

« Ceux qui proclament que la vérité est en bas, non en haut, ne réfléchissent pas qu'on peut toujours progresser en montant et qu'il arrive un moment où l'on est forcé de s'arrêter quand on descend. Il y a dans le *Marchand de Venise* de Shakespeare cette pensée, que le poète place dans la bouche de Schylock parlant de chrétiens et les comparant aux juifs, pensée qui peut se traduire par ce vers très simple :

« Ils naissent comme nous et nous mourons comme eux.

» C'est la comparaison juste, absolue et terre à terre. Si l'on veut monter vers l'idéal, on peut, à un degré plus haut, exprimer la même pensée en disant :

« Ils aiment comme nous et nous souffrons comme eux.

» Si l'on veut s'élever plus haut encore dans le même sens, on peut dire :

« Ils rêvent comme nous et nous pensons comme eux.

» De la mort, on s'élève à l'amour et de l'amour à la pensée. Il n'y a point de limite dans l'idéal ; on peut monter, monter toujours. Mais si, sous prétexte de réalité stricte, on voulait descendre, il y aurait, — qu'on y prenne garde, — quelqu'un qui descendrait plus bas que le plus hardi des naturalistes. A la rigueur, on peut dire encore :

« Ils toussent comme nous et nous crachons comme eux.

» Mais je vous défie d'aller plus loin sous peine de tomber dans la fange. Le beau ou l'art, si vous voulez, n'a pas de degré ; le réalisme en a.

La pêche à la ligne.

Une distraction que j'aime beaucoup est la pêche à la ligne, car elle n'exige pas un grand attirail : une perche ayant à un bout un vers et à l'autre un homme. Aussi l'a-t-on nommée plaisamment l'emploi d'un bâton qui a un animal à chacun de ses bouts. — Néanmoins cette pêche a eu ses poètes ; voici ce qu'en disait Boisjolin :

Sur la rive du lac, le pêcheur matinal,
De la pêche a porté le champêtre arsenal;
Le cordonnet mobile et la ligne étendue,
Qui dans ses mains s'allonge et dans l'eau diminue;
La mouche, l'hameçon et tous ses faux appâts
Qui promettent la vie et donnent le trépas.
Aux premiers feux du jour les habitants de l'onde
Ont ranimé sans bruit leur retraite profonde.
Le pêcheur, de leurs jeux paisible observateur.
Leur présente avec art son hameçon trompeur ;
L'hôte imprudent des eaux vient, fuit, revient encore,
Suit l'amorce perfide et de l'œil la dévore,
Glisse, descend, remonte et la saisit soudain.
Si la victime est faible, alors avec dédain,
On rend à leur séjour, diaphane et mobile,

De ce peuple muet la jeunesse inutile ;
Mais quand du sein profond de leur sombre palais,
A travers les détours de leurs roseaux épais,
Ou de l'abri fangeux de l'antique racine
Des arbres dont le front sur les ondes s'incline,
La ligne se courbant sous de riches fardeaux,
Enchaîne avec honneur les souverains des eaux,
Le pêcheur attentif et palpitant de joie
Adroitement fatigue et dirige sa proie :
Il attire tantôt l'anguille au corps d'argent
Qui s'arrondit, serpente et glisse en s'allongeant ;
Tantôt la truite agile, aux couleurs inégales,
Que des taches de feu marquent par intervalles ;
La carpe aux bonds légers et qui, rebelle encor,
Fait vaciller l'éclat de ses écailles d'or ;
Et la perche azurée, et le brochet, avide
Tyran dévastateur de l'empire liquide.

Je vous ai déjà dit que j'aime fort la pêche à la ligne et que j'en suis un grand admirateur. Il faut pour cet exercice de la persévérance, de l'adresse et une sorte de diplomatie. C'est un peu l'instinct des sauvages qui se couchent à terre pour écouter et mieux entendre ; c'est la guerre entre les habitants des deux éléments différents.

Il y a sept ans que mon ami Ernest me mit pour la première fois une ligne en main. Un charmant et très agréable compagnon y avait croché l'amorce. Je me suis donc installé au bord de la rivière avec un cigare à la bouche et une boîte de vers grouillants à mes pieds, puis j'ai jeté la ligne. Pendant cinq minutes j'ai retenu mon haleine, allongé mon bras droit, guetté le bouchon sur l'eau pour voir s'il s'enfonçait... Enfin il fit un mouvement, je retirai la ligne à moi en donnant un coup sec : O joie ! ô triomphe ! il y avait un goujon au bout ; un goujon aux écailles brillantes qui protestait contre le guet-apens que j'avais tendu à sa gourmandise.

Il existe des bonheurs plus lucratifs et plus sérieux que celui-là, mais il n'en est peut-être pas de plus vifs que celui qu'on éprouve au premier poisson qu'on pêche ; on se sent émancipé. On croit qu'on pourrait pêcher une baleine... si l'on était en mer.

Le métier de pêcheur à la mer est un dur état ; l'homme lutte incessamment contre les éléments déchaînés, il jouit de la véritable liberté sur cette eau qui n'est à personne et qui est à tous ; le pêcheur est détaché naturellement des biens de ce monde quand, avec un coup de rame, il s'éloigne de la rive.

Le pêcheur à la ligne n'a pas la force, la rudesse, l'énergie des pêcheurs de mer ; mais tout de même c'est un philosophe : s'il est ministre d'Etat, il oublie l'opposition ; s'il est directeur d'une société par actions, il ne se souvient plus du dividende ; s'il est commerçant, il ne songe plus à l'échéance. Il ne voit qu'une seule chose à travers les méandres que suit sa pensée : le poisson.

On m'a conté un exemple de la dévotion d'un pêcheur à la ligne à son exercice favori :

Un banquier de Paris, par raison ou par caprice, avait refusé à un commerçant l'escompte d'un bordereau.

— C'est décidé, s'était écrié l'homme d'argent,